

**Guy Dufeu** est âgé de quinze ans à la déclaration de guerre. Il vit dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sa ville natale, benjamin d'une fratrie de trois enfants, au caractère forgé par le scoutisme. Sa mère travaille au *Figaro*, son père est chauffeur de grande remise.

# Guy Dufeu

Paris occupé, plus rien ne le retient dans la capitale, que sa mère a quittée. Il ignore alors où se trouve son père, de même que son frère, mobilisé.

Fin mai 1940, il entreprend un périple à vélo qui le conduit d'abord à Tours, puis à Bordeaux et Clermont-Ferrand. C'est à Saint-Étienne, où réside sa sœur, qu'il finit par faire halte. Il y trouve un premier emploi, au laboratoire d'essais de masques à gaz de la Manufacture nationale d'armes de Saint-Étienne.

En juillet 1940, il rejoint sa mère, repliée à Lyon avec *Le Figaro* qui l'emploie. Pierre Brisson, directeur du journal, le met en contact avec Louis-Gabriel Robinet, chargé du placement des étudiants. Celui-ci lui trouve une place d'appariteur au Centre d'études politiques et administratives de Lyon, filiale de l'École libre des sciences politiques de Paris, implanté dans les locaux de la Faculté de droit.

Il n'a pas dix-sept ans. Au-delà du fait d'être rémunéré, d'importance pour lui, les enseignements dispensés qu'il est autorisé à suivre lui sont essentiels pour se constituer, en complément du brevet dont il est titulaire, un socle solide de connaissances.

La mouvance intellectuelle dans laquelle il gravite jusqu'à la fin de l'année 1942 va l'aider à affirmer peu à peu ses convictions, à transcender l'idéal qui l'habite, où se conjuguent foi, patriotisme (ses arrière-grands-parents ont été fusillés par les Allemands dans l'Aisne en 1916) et rejet viscéral du régime de Vichy. Ses premiers pas dans la Résistance n'en sont pas moins vécus comme une sorte de « jeu », une période initiatique propre à sa tranche d'âge, avide de transgressions.

Son entrée dans la Résistance se fait au début de l'année 1941, date à laquelle, par l'entremise de l'imprimeur Henri Chevalier, il diffuse des journaux clandestins et des tracts.

À la fin de l'année 1942, il fréquente la Maison des étudiants en sciences politiques établie au 87, cours Albert-Thomas à Lyon. Léon de Rosen, adepte de ce cercle, lui propose de transporter des paquets, des messages, ce qu'il accepte. Il saura plus tard que ces derniers sont destinés à l'un des premiers mouvements de résistance, le mouvement France d'abord de Georges Cotton.



À la même époque, il rencontre incidemment Philippe Baume (qu'il connaît déjà en tant que secrétaire général du Centre d'études politiques et administratives de Lyon), alors qu'il achève des messages dont il ne se doute pas qu'ils lui sont destinés.

C'est le responsable du service de renseignement du 2<sup>e</sup> bureau de l'Armée secrète qu'il a cette fois devant lui. Celui-ci lui propose de devenir son adjoint.

L'accession à de nouvelles responsabilités scelle son engagement, mûri entre-temps par les réunions politiques avec les journalistes du Figaro auxquelles il aime se joindre, au Café de la Cloche, près de la place Bellecour.

Vient alors pour lui le temps de la vraie clandestinité. Ses missions s'étoffent aussi par l'aide apportée aux réfractaires du STO.

Les relations avec sa mère se faisant de plus en plus tendues du fait des positions vichystes de cette dernière, il s'installe à la fin de l'année 1943 cours Albert-Thomas, cohabitant avec une vingtaine d'étudiants.

Son séjour y est de courte durée, le colonel Marcel Descour l'entraînant précipitamment, avec l'état-major de l'AS, à Saint-Julien-en-Vercors.

Sous le pseudonyme de Duroch, nombreux sont ses contacts, parmi lesquels un certain « Hervé » (Maurice Travers), membre de l'Intelligence Service. Au cours d'une mission à Lyon en mars 1944, « Hervé » l'informe d'une attaque imminente du plateau du Vercors.

Le 15 mars, il gagne en toute hâte le plateau pour répercuter l'information, restée lettre morte auprès de l'état-major. Le 18 mars, l'attaque allemande anéantit le maquis. Par chance pour lui, le décès de Madame Maure, qui tenait la maison d'étudiants, l'a déjà rappelé avec Philippe Baume à Lyon.

Tandis que ce dernier décide ensuite de rejoindre la France libre, lui confirme de son côté son engagement au sein du réseau Jade-Amicol, où il restera agent de renseignement jusqu'en juillet 1945.

C'est sous le pseudonyme de « Vincent » qu'il intègre le réseau, fort de 1 200 agents. Le cloisonnement est total : interdiction lui est faite de voir sa famille, de participer à des réunions. Il change aussi souvent d'appartement.

Immatriculé HC 361 à Londres, il est chargé de collecter des renseignements sur la côte méditerranéenne, sur les défenses allemandes, les mouvements de troupes.

**Guy Dufeu**

Arrêté par les Allemands en mai 1944 dans le train qui le ramène d'une mission à Paris, il réussit à s'échapper.

À la libération de Lyon, le réseau est dissout. Rattaché au BCRA puis à la Direction générale des études et recherches (DGER), il est pendant un temps pressenti pour partir en Indochine, puis finalement affecté à la recherche des nazis restés sur le territoire français.

Démobilisé en juillet 1945, il trouve un emploi à Lyon dans une usine de produits chimiques.

À la retraite, il accède à de multiples responsabilités dans le milieu associatif, en tant que secrétaire général de la section du Rhône des Médaillés de la Résistance, président de l'association Résistance et Déportation, président de la section locale du Rayonnement français. Titulaire notamment de la Médaille militaire, de la Croix de guerre 1939-1945, de la Médaille de la Résistance française, de la Médaille de la France libre, il reçoit en 2003 des mains du président Jacques Chirac les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur.